

La Rivardière

Les patronymes :
The Patronyms :

Bellefeuille

Dufresne

Feuilleverte

Giasson

Lacoursière

Laglanderie

Lanouette

Lavigne

Loranger

Maisonville

Montendre

Pérusse

Préville



Biographies...

Généalogie...

Activités de l'association...

Le journal de l'Association internationale des familles Rivard

AUTOMNE 2011

Vol. 11 No.3



Le journal de l'Association internationale des familles Rivard

IVARD

Conseil d'administration

Guy Rivard Président
 (514) 341-3583
 rivardg@bell.net
 Jean-Paul Rivard Vice-Président
 (450) 718-0848
 deniseprivard@videotron.ca
 Jean-Marie Rivard secrétaire
 (514) 648-2515
 jmrivard@videotron.ca
 Bruno Rivard trésorier
 (819) 539-3150
 pierrette.goulet@sympatico.ca
 Benoît Rivard
 directeur de publication
 (450) 663-8291
 aifrbenoitrivard@videotron.ca
 Jean-Robert Rivard
 logistique
 (418) 325-3274
 crivard@globetrotter.net
 Henri-Paul Rivard
 délégué hors Québec
 hpaulrivard@bel.net
 (613) 521-2191



Merci à nos collaborateurs

Jeanne D'Arc Lanouette, Benoît Rivard, Guy Rivard, Jean-Marie Rivard

Page	3	Le mot du Président.
Page	4	Words from our President
Page	5 - 9	En ce temps-là sur une ferme au Témiscamingue
Page	9	Lignée de Jeanne D'Arc Lanouette
Page	10	Photos du rassemblement de Montréal
Page	11	Notre rassemblement de juillet 2011, à Montréal
Page	12	À la recherche de mes ancêtres
Page	13 - 16	Les été paisibles de notre enfance 1940 -1947
Page	17 - 18	Docteur Paul-Léon Rivard, le médecin du nord

NB: Les chiffres après le nom d'un auteur désignent son numéro de membre dans l'AIFR. Plus le numéro est petit, plus le membre est ancien.
 Numbers following an author's name refer to his membership number.
 The smaller the number, the more ancient the member.

REGISTRAIRE

Jean-Marie Rivard
 12735, avenue Jean-Nollet, Montréal, Québec, H1E 2C5
 (514) 648-2515 jmrivard@videotron.ca

COMITÉ DE LA REVUE

Guy Rivard Rédacteur en chef
 Benoît Rivard Directeur de publication
 Jean-Marie Rivard Activités AIFR, publicité
 Monique Rivard Révision texte français
 Henri-Paul Rivard Traduction
 Maddie Cole Traduction

GRILLE DES TARIFS

à l'intention des commanditaires de La Rivardière

Nombre de parutions	1	2	3
Carte d'affaire	40,00\$	70,00\$	90,00\$
Demi-page	100,00\$	180,00\$	240,00\$
Pleine page	150,00\$	270,00\$	325,00\$

Notre journal est publié 3 fois l'an :
 hiver / été / automne

LotoMatique Numéro OBNL : 0000 - 603109



Le mot du président



“ 75 ANS, TOUJOURS JEUNE!”, voilà le slogan adopté par la Société Radio-Canada - la SRC - pour nous raconter son développement en radio et télévision depuis 1936. Ce slogan me va tout à fait puisque j’ai, moi aussi, commencé d’exister la même année! Quant à la jeunesse du coeur et la santé de mes artères, ça va plutôt bien, merci!

Que de moments agréables revécus à travers cette rétrospective! Que de visages familiers revus le long de leur parcours professionnel! Que de voix “radiocanadiennes” réentendues! Que de recherche de l’excellence dans l’utilisation du français; d’ailleurs ce sont les commentateurs de la SRC, René Lecavalier et Jean-Maurice Bailly en tête, qui ont inventé le français dans les sports!

Pour un père, qu’il est jouissif de revoir des extraits de ces émissions que ses enfants - quatre, dans mon cas - ont regardées avec une attention et un plaisir évidents dont il se rappelle tendrement! Qu’ils étaient beaux et sains les Pépinot et Capucine, les Bobino et Bobinette et les Monsieur Surprise de ces bijoux télévisuels pour enfants!

Mais revenons au temps présent et laissez-moi souligner, à ma façon, le décès récent, à 56 ans, de Steve Jobs, le cofondateur de la Compagnie Apple. Ce visionnaire a changé nos vies en nous permettant de travailler avec des appareils informatiques agréables à utiliser - conviviaux, disons-nous aujourd’hui - et même à regarder: l’ordinateur MacIntosh, le “Mac” pour ses adeptes, le I-Phone et le petit dernier révolutionnaire, le I-Pad. Soit dit en passant, chaque numéro de La Rivardière est conçu et préparé sur les Mac de votre rédacteur-en-chef et de votre éditeur!

Steve Jobs savait reconnaître, concevoir et mettre en marché les outils que les gens voulaient avoir; son décès d’un cancer du pancréas que ses médecins avaient diagnostiqué en 2003 a littéralement chagriné la planète entière.

En 2005, il avait laissé à des nouveaux diplômés universitaires un message, une recette pour bien vivre sa vie qui m’impressionne par sa justesse: “Votre temps est limité, alors ne le gaspillez pas à vivre la vie de quelqu’un d’autre! Ne laissez pas le bruit des opinions des autres avoir le dessus sur votre voix intérieure. Et, le plus important, ayez le courage de suivre votre coeur et votre intuition! Tout le reste est secondaire”.

Je fais mien ce message et je vous souhaite, quel que soit votre âge, d’en faire le fil conducteur de votre vie!

Guy Rivard, président (209)

Steve Jobs
1955-2011



Simplement MERCI, monsieur Jobs



Words from our President



“75 Years and still Young!” is the slogan adopted by the Canadian Broadcasting Corporation - the CBC - to tell us of the development of Radio-Canada, its French radio and television network, since 1936. This slogan suits me perfectly because I, too, came into existence the same year. As for the youth of my heart and the health of my arteries, I am going quite well, thank you!

How many pleasant moments are revived through this retrospective! How many familiar faces we meet again along their career paths! How many Radio-Canada voices we hear again! What a quest of excellence in the use of French; indeed, it was the Radio-Canada commentators, René Lecavalier and Jean-Maurice Bailly in particular, who coined the French vocabulary in sports!

For a father, it is pure joy to see excerpts of those shows that his children – four, in my case – watched with such attention and pleasure. They were well-made and educational; Pépinot et Capucine, Bobino et Bobinette and Monsieur Surprise were real gems of children’s television! At times, they also enjoyed Sesame Street!

But back to the present. Let me bring attention to the recent death of 56 year-old Steve Jobs, co-founder of Apple. This giant of a man has changed our lives through allowing us to work with computer technology that is pleasant to use – user friendly, we would say today – and also nice to look at: the Macintosh computer – the Mac, to Jobs’ followers, the iPhone and the last technological revolution, the iPad. By the way, each edition of La Rivardière is designed and prepared on the Macs of your two editors!

Steve Jobs was a visionary and his death of a pancreatic cancer which was diagnosed by his doctors in 2003, literally grieved the entire planet.

In 2005, he left college graduates a message, a recipe for living a good life which impresses me with its wisdom: “Your time is limited, so do not waste it living someone else’s life. Don’t let the noise of others’ opinions drown out your own inner voice. And, most importantly, have the courage to follow your heart and your intuition. Everything else is secondary.”

I adopt this message and I wish you, whatever your age, to make it the main thread of your life!

Guy Rivard, president (209)

As translated by Maddie Cole (283)



Simply Thank you, Mr. Jobs

En ce temps-là, sur une ferme au Témiscamingue

par Jeanne d'Arc Lanouette (227)
et ses frères et soeurs

Qui sommes-nous?

Nous sommes les neuf enfants de Cécile Rivard et Adjutor Lanouette. Nous sommes nés à Notre-Dame-du-Nord, Témiscamingue, entre mai 1940 et décembre 1955. Nous sommes de la longue lignée de la famille Rivard par nos parents qui descendent tous deux de l'ancêtre Nicolas. Notre père, Adjutor, est le fils de Joseph-Ephrem Lanouette et de Nélida Morency. Il est né à Sainte-Anne-de-la-Pérade le 16 août 1906. Il est décédé le 4 mars 1996. Notre mère, Cécile, est la fille de Georges Rivard et de Blanche Hamelin. Elle est née le 9 décembre 1915 à Grondines. Elle est décédée le 6 juillet 1998. Les deux sont inhumés dans le terrain familial au cimetière de Notre-Dame-du-Nord. Notre mère est aussi la soeur de Félicien, le père de Guy Rivard, le président de notre Association; il est donc notre cousin germain. À la demande de ce dernier, voici un peu de notre histoire.

Un peu d'histoire et de géographie

En 1915, Joseph Lanouette et son épouse, Nélida Morency, habitent Sainte-Anne-de-la-Pérade. Joseph est menuisier et il y a alors peu de travail dans son métier. De plus, le gouvernement incite les gens de «par en bas» à partir vers le Témiscamingue et l'Abitibi où *«un royaume les attend, un pays plus grand que la France et plus beau que la Belgique»*. Joseph a le goût d'investir en agriculture; ce métier l'intéresse depuis son enfance car son père était cultivateur. Nélida, quant à elle, possède une santé fragile et on l'assure que le climat plus sec du Témiscamingue lui sera bénéfique. Effectivement, ce le sera. Un médecin lui avait prédit qu'elle ne dépasserait pas la cinquantaine; pourtant, elle vivra jusqu'à 88 ans et demi.

Comme les fermes sont rares et très dispendieuses dans les environs de Sainte-Anne-de-la-Pérade et que l'avenir de l'agriculture semble prometteur dans ce nouveau coin de pays, Joseph s'y rend donc. Il achète la ferme d'un ancien résident de Sainte-Anne-de-la-Pérade, Jacques Caron, ferme située dans le rang 5, sur le lot 52 dans Notre-Dame-des-Quinze. Ce lot est situé sur ce qui est aujourd'hui la route 101, presque à mi-chemin entre les villages de Notre-Dame-du-Nord et Saint-Bruno-de-Guigues. Le contrat est signé le 15 octobre 1915. Nélida et six de ses enfants voyagent par train jusqu'à Haileybury en Ontario, ensuite par bateau pour traverser le lac Témiscamingue et, pour terminer, dans une voiture tirée par des chevaux. Ils arrivent à destination dans la soirée du 8 novembre 1915.

Le site qu'ils y découvrent est magnifique. Puisque la maison est bâtie sur une côte face au superbe lac situé à environ un mille de là et large d'environ 8 milles à cet endroit, on peut admirer les côtes de l'Ontario de l'autre côté du lac mais surtout les merveilleux couchers de soleil qui s'y reflètent. On peut aussi y voir régulièrement les chalands, servant de cuisine et de dortoir aux draveurs, et les bateaux remorqueurs en route pour le moulin de la C.I.P à Témiscaming. Ils tirent les estacades de bois qui ont été réunies à la tête du lac après la descente des billots sur la Rivière des Quinze, une partie de la Rivière des Outaouais nommée ainsi à cet endroit à cause des quinze chutes qui s'y succèdent. Il y aura de la drave sur le lac jusqu'en 1978. Par ailleurs, le bout de rang où s'installent nos grand-parents est surnommé les «Côtes à Perreault» à cause du grand nombre de familles portant ce patronyme qui y habitent. Cette désignation a été officiellement reconnue par la Commission de toponymie du Québec en 2001 et un panneau routier en indique l'endroit.

À cette époque, il y a deux municipalités: Notre-Dame-du-Nord (fondée en 1896 sous le nom de Tête-du-Lac, elle devient Nord-Témiscamingue en 1919 avant de prendre son nom actuel en 1928) et Notre-Dames-Quinze fondée en 1913. Elles seront réunies en 1951. Mais la paroisse religieuse couvre les deux localités de même que Judge, une municipalité ontarienne située à la frontière.



Une autre famille Rivard arrive de Grondines en 1920. C'est celle d'Oliva Rivard et Arlina Rivard. Elle compte 17 enfants. Une des filles, Adrienne, deviendra l'épouse de Louis-Joseph, frère d'Adjutor. Les deux couples devront d'ailleurs payer une dispense lors de leur mariage respectif puisque, dans

les deux cas, les époux sont cousins au troisième degré, les grands-pères de Cécile et d'Adrienne et la grand-mère d'Adjutor étant frères et soeur. Les familles de Joseph et d'Oliva se sont toujours considérées parentes. Il y a aussi plusieurs familles Lavigne dans le coin mais, à cette période, nous ne savons pas que nous avons des ancêtres communs remontant jusqu'à Nicolas dit Lavigne.

On s'installe

Joseph Lanouette, travailleur acharné, se met immédiatement à l'oeuvre et, avec l'aide de ses garçons, défriche la terre et la cultive. Elle s'agrandit d'année en année. Même chose pour les bâtisses qu'on construit au rythme d'une par année. Dès 1916, une première grange; en 1917, un ajout à cette grange, puis d'autres bâtisses.

La maison, quant à elle, est trop petite pour la famille qui compte 8 enfants, après la naissance de la dernière en août 1916 et le retour d'Albert resté à Sainte-Anne-de-la-Pérade pour terminer ses études commerciales. Elle mesure seulement 18x24 pieds. Dès 1918, on double sa superficie en bâtissant une rallonge de 11x32 pieds. Un nouvel agrandissement aura lieu en 1950.

Dès 1919, on construit un aqueduc qui amène l'eau courante à la maison et à l'étable, ce qui est avant-gardiste pour l'époque. L'eau provient d'une source près du ruisseau qui traverse la ferme. On l'achemine à l'aide d'un bélier hydraulique¹ jusqu'à un réservoir construit sur le haut d'une côte. L'eau se rend ensuite par gravité jusqu'aux bâtiments.

Pour joindre les deux bouts, pendant plusieurs hivers, Joseph devient contracteur de bois à la corde. Il bûche avec ses garçons à l'exception d'Adjutor, le plus jeune, qui reste à la ferme pour s'occuper de la terre et prendre soin des animaux. Adjutor dit: «On n'a pas eu autant de misère que d'autres mais on a travaillé fort». La majorité des fermes du Témiscamingue s'avéreront plus propices à l'agriculture que celles beaucoup plus rocheuses de l'Abitibi. Le climat y est aussi plus favorable, les périodes sans gel y étant plus longues. On peut semer plus tôt et récolter plus tard.

Et la vie continue

C'est lors d'un voyage pour assister à un congrès de l'U.C.C.² en 1938 qu'Adjutor rencontre celle qui deviendra son épouse, Cécile Rivard de Grondines. Elle est alors une voisine de la famille d'Arthur Morency, oncle d'Adjutor. Elle est aussi enseignante à l'école du rang «grand 2». Ils se marient le 5 juillet 1939 à Grondines.

À son arrivée au Témiscamingue, le 16 juillet 1939, Cécile devient la sixième personne à vivre dans la maison où demeurent déjà les grands-parent de même qu'André et Nélida Lambert, enfants de Jeanne-Ida, soeur d'Adjutor, décédée l'année précédente. André et Nélida demeurent avec eux jusqu'à l'automne 1942, moment où leur père se marie. Les grands-parents demeureront avec nous jusqu'à leur décès respectifs, Joseph en 1945 et Nélida en 1962. Ils ont joué un rôle important dans le fonctionnement de la maisonnée, de la ferme et des jardins dont celui de fleurs vivaces et d'arbustes qui faisait la fierté de grand-mère. Cette dernière participait aussi à l'éducation des enfants, ce qui n'était pas toujours drôle pour ceux-ci et pour leur mère car Nélida était sévère et scrupuleuse: nos robes devaient obligatoirement avoir des manches et descendre sous les genoux!

Cécile et Adjutor auront 9 enfants: 3 filles (Jeanne d'Arc, Louise et Anne-Marie), 1 gars (Michel), 3 filles (Suzanne, Marthe et Lucie), 1 gars (Jacques) et, après un espace de 6 ans, le dernier gars (Noël). Comme le voulait la coutume, les 5 premiers sont nés à domicile, notre grand-mère étant l'une des sages-femmes du coin.



50^e anniversaire de mariage de Cécile et Adjutor.
Juillet 1989

(Voir ci-haut 3^e paragraphe pour nomination des enfants)

Notre plus jeune frère, petit comique, a plusieurs théories fantaisistes concernant notre famille, dont celle-ci: la race s'améliore au fil des naissances. Il est donc beaucoup plus favorable d'être le petit dernier que d'être l'aînée. Cette théorie se base sur un fait observable dans notre famille. Si nous nous plaçons en rang d'âge, nous formons une échelle croissante presque parfaite, de la plus petite au plus grand, l'aînée étant évidemment la plus courte. Il n'y a qu'un petit pas à franchir pour en déduire qu'il en est de même sur tous les plans, un pas que Noël franchit allègrement pour taquiner ses aînés.

Le travail sur la ferme et la vie autour

Adjutor, ayant été dès les débuts l'homme de confiance de son père pour tout ce qui concerne la ferme, sera celui qui continuera le travail commencé par son père. C'est avec plaisir qu'il le fera car il a toujours adoré ce travail. Il devient propriétaire de cette ferme en 1941. Vers 1950, il achète un demi-lot au rang 4, terrain boisé qui donne accès au lac.

Il travaille fort pour améliorer ses terres et ses bâtisses et moderniser ses équipements. Il est souvent parmi les premiers à se procurer des biens qui augmentent sa qualité de vie et celle de sa famille. Ainsi, dès 1947, il fait «brocher» la maison et les principaux bâtiments par un électricien de Ville-Marie et achète une génératrice pour produire de l'électricité. Dès que le réseau public est en place, il s'y fait raccorder. La génératrice est vendue à son cousin, Paul Gravel, Prêtre des Missions Étrangères, pour servir en pays de mission.

Tout en cherchant à améliorer son sort, Adjutor se préoccupe de celui des autres. Il croit très fort à la coopération et s'engage dans tous les organismes qui ont cette valeur à coeur et ce, dès l'âge de 15 ans. Il est tour à tour membre puis dirigeant des Cercles Agricoles, de l'U.C.C., des coopératives agricoles, de la beurrerie coopérative, de la meunerie coopérative, membre fondateur de la Caisse Populaire et il est, durant plusieurs années, le représentant local de l'assurance collective qui couvre alors les cultivateurs de la région. Il oeuvre aussi dans d'autres mouvements sociaux et religieux. Il est le premier président de l'Âge d'Or de la paroisse.

D'ailleurs, pour survivre, les fermiers et leurs familles doivent s'entraider. Chacun est prêt à donner un coup de pouce à celui qui en a besoin. On se prête des instruments aratoires, on fait des corvées pour construire de nouveaux bâtiments ou lors des récoltes. On s'échange du temps et tout cela dans la bonne humeur.

De notre enfance, nous retenons la bonne entente, le respect et l'entraide qui cimentent les liens entre des voisins qui vivent souvent dans le même bout de rang durant plusieurs décennies. Souvent, ces voisins deviennent des amis plus proches de nous que les membres de la famille vivant plus loin.

Plusieurs années plus tard, quand sa famille est en partie élevée, notre mère fait aussi partie de mouvements sociaux et religieux et donne du temps à diverses associations mais plus particulièrement à l'A.F.É.A.S.³ où elle assume de nombreuses responsabilités tant au niveau local que régional et provincial. Plus tard, après son déménagement au village, elle occupera le rôle de sacristine pendant de nombreuses années. À ce titre, elle présidera parfois des célébrations en l'absence d'un prêtre tant à l'église qu'à la résidence des aînés.

Les hommes travaillent fort. Mais les femmes font aussi très souvent plus que leur part. Avec les familles nombreuses, le travail ne manque pas dans la maison, d'autant plus que les appareils ménagers ne sont pas aussi performants que ceux d'aujourd'hui. Les femmes cultivent de grands jardins et mettent leurs produits en conserve en vue de l'hiver car les congélateurs n'existent pas encore. Il faut aussi «canner» la viande. Avec les fruits, elles font des confitures et des gelées. La plupart d'entre elles cousent aussi la plus grande partie des vêtements de la famille. Et, bien souvent, il leur faut aider pour la traite des vaches, le soin des poules et autres travaux agricoles. À ce qu'on nous dit, notre famille est considérée comme riche à cette époque. Nous ne sommes pas de cet avis. Certes, nous sommes assez à l'aise financièrement, mais plusieurs autres familles du coin vivent aussi bien que nous, sinon mieux. Si nous possédons tout le nécessaire mais très peu de superflu, c'est que nos parents sont économes et possèdent le sens de l'organisation. Par exemple, le papier de toilette commercial est un luxe réservé aux visiteurs. Les membres de la famille emploient du papier journal découpé en carrés égaux d'environ 6 pouces de côté. La récupération est de mise chez nous bien avant que ce concept devienne à la mode. Tout ce qui peut être utile est conservé. Que de clous nous redressons à l'aide de l'enclume et d'un marteau pour pouvoir les utiliser de nouveau. Et dès qu'un vêtement est trop usé, on récupère les boutons et les fermeture-éclair pour une utilisation future. Tant que nous ne gagnons pas nos propres salaires, nous n'avons presque jamais de vêtements réellement neufs. Nous recevons de nos oncles et tantes de la famille de notre mère, de grosses boîtes remplies de vêtements et même de jouets usagés qui constituent parfois nos cadeaux de Noël. Maman ajuste les vêtements à notre taille. Nous la voyons souvent découdre des manteaux et les recoudre en les tournant à l'envers pour leur donner l'apparence de neuf.

Souvent les vêtements reçus nous plaisent vraiment. Mais les aînées détestent particulièrement les uniformes d'école et les bas noirs portés dans les écoles de Trois-Rivières fréquentées par notre cousine Colette, mais que nous sommes les seules à posséder à l'école du rang. Pour nous, les riches, ce sont ces parents de «par en bas». Avec nos yeux d'aujourd'hui nous pensons qu'ils faisaient plutôt probablement partie de la classe moyenne.

À suivre dans le prochain numéro

- 1- Appareil élévateur d'eau qui utilise le phénomène du coup de bélier, l'eau arrivant ainsi au réservoir par à-coups.
 - 2- L'Union catholique des cultivateurs, fondée en 1924, qui prendra le nom de l'Union des producteurs agricoles -l'UPA- en 1972.
 - 3- L'Association féminine d'éducation sociale, fondée en 1966, est un organisme regroupant 10,000 québécoise dans 275 associations locales dont une à Notre-Dame-du-Nord. On y réfléchit sur les droits et les responsabilités des femmes dans une société que l'on veut égalitaire.
-

Lignée de Jeanne D'Arc Lanouette

Lignée paternel

Adjutor Lanouette 5 juillet 1939, Grondines	Cécile Rivard
Ephrem-Joseph Lanouette 30 mai 1898, Ste-Anne-de-la-Pérade	Caroline-Néléda Morency
Ephrem Lanouette 19 janvier 1869, Grondines	Cléophee Rivard
Joseph-Moise Lanouette 15 octobre 1833, Grondines	Émilie-Aurélie Rivard
Pierre Rivard 21 janvier 1799, Ste-Anne-de-la-Pérade	Marie-Josephthe-Flavie Gariépy
Joachim-Antoine Rivard 16 octobre 1758, Ste-Anne-de-la-Pérade	Marie-Marguerite Gouin
Pierre Rivard 3 juin 1721, Champlain	Marie-Anne Cailla
Pierre Rivard 9 janvier 1685, Batiscan	Catherine Trottier
Nicolas Rivard 24 novembre 1652, Trois-Rivières	Catherine St-Per
Pierre Rivard 11 novembre 1613, Tourouvre, Normandie	Jeanne Mullard
Thomas Rivard 1590, Tourouvre, Normandie	Jeanne Chevreau

Lignée maternelle

Cécile Rivard 5 juillet 1939, Grondines	Adjutor Lanouette
J.-Georges-Hildebert Rivard 13 juillet 1909, Deschambault	Blanche Hamelin
Téléspore Rivard 25 janvier 1881, Grondines	Léda Gaudreau
David Rivard 10 janvier 1843, Grondines	Catherine Côté
Nicolas Rivard 25 août 1807, Grondines	Marguerite Hamelin
Nicolas Rivard 2 février 1784, Grondines	Marie-Louise Hamelin
Nicolas Rivard 23 juillet 1753, Ste-Anne-de-la-Pérade	Marie-Anne Gauthier
Nicolas Rivard 9 janvier 1724, Champlain	Marie-Josephthe Rheau
Nicolas Rivard 21 novembre 1678, Cap-de-la-Madeleine	Élisabeth Trottier
Nicolas Rivard 24 novembre 1652, Trois-Rivières	Catherine St-Per
Pierre Rivard 11 novembre 1613, Tourouvre, Normandie	Jeanne Mullard

PHOTOS DE MONTRÉAL



Quelle magnifique journée au Jardin Botanique. Nous avons eu droit à l'expertise d'un guide expérimenté en la personne de notre secrétaire Jean-Marie Rivard.



En mini-bus pour une visite de Montréal. Au menu, visite du mont-Royal, visite de l'Oratoire St-Joseph et des rue de Montréal avec ses interminable bouchon de circulation. Heureusement le groupe de Rivard sont des gens patient et qui ont de l'humour à revendre.



J'm Montréal Notre Rassemblement annuel de juillet 2011

Une très belle température et le soleil étaient au rendez-vous des vingt-sept participants aux deux journées d'activités et de festolement de notre onzième rassemblement annuel.

Montréal en période estivale, c'est plein de festivals en chevauchement et souvent en parallèle, mais c'est surtout plein de monde partout.

D'abord, pour plusieurs membres et conjoints, ce fut une chaleureuse rencontre annuelle dans un salon privé de l'auberge Universel. Un diner sur place, puis c'est le départ en groupes pour les visites du Jardin Botanique, qui se classe toujours parmi les cinq plus importants du monde.

La visite des installations olympiques fait revivre chez ses visiteurs certains jours fastes du passé. Leurs dimensions impressionnent toujours, même les habitués.

Notre souper convivial fut suivi de notre assemblée générale qui renouvela le mandat des membres du conseil de direction précédant.

Le lendemain, nous partons en tour nolisé et guidé de trois heures, pour un périple de plus de trente-cinq kilomètres, allant de l'est vers l'ouest, avec retour au centre ville, venant du sommet du Mont-Royal vers les quais du vieux Montréal.

Visites riches en informations que certains participants montréalais communiquaient spontanément au groupe. La mosaïque des quartiers de Montréal porte encore la marque de son histoire économique, industrielle, mais surtout celle de ses communautés culturelles.

Nous avons même connu les traditionnels bouchons des rues en réparations en plus d'un accès limité à un quartier fermé pour des célébrations festives.

A notre arrivée au vieux port, nous nous mêlons à une foule dense et cosmopolite. L'atmosphère est à la fête, mais nous trouvons un fort sympathique vieux refuge paisible fait de maçonnerie d'époque, offrant un menu vraiment correct de plats appétissants.

En soirée, notre croisière fluviale sur le Cavalier Maxime débute à l'heure prévue par un service empressé et courtois. Digne des meilleures réputations culinaires, les mets succulents sont servis dans une atmosphère cordiale, voire bien chaleureuse.

Un animateur nous précise les points d'intérêts des rives du grand fleuve sur un fond musical qui permet les conversations. C'est bien apprécié.

Puis, c'est le spectacle flamboyant du feu d'artifice présenté par l'Angleterre qui nous en fait voir de toutes les couleurs.

Oui, J' m Montréal, mais, en dignes fils d'explorateurs, nous irons bientôt vers l'ouest dans la GATINEAU!

Jean-Marie Rivard (240)

À LA RECHERCHE DE MES ANCÊTRES

Par Benoît Rivard (053)



La seule photo d'époque que j'ai. Le petit garçon debout, c'est moi avec mon frère Christian et notre chienne Princesse.



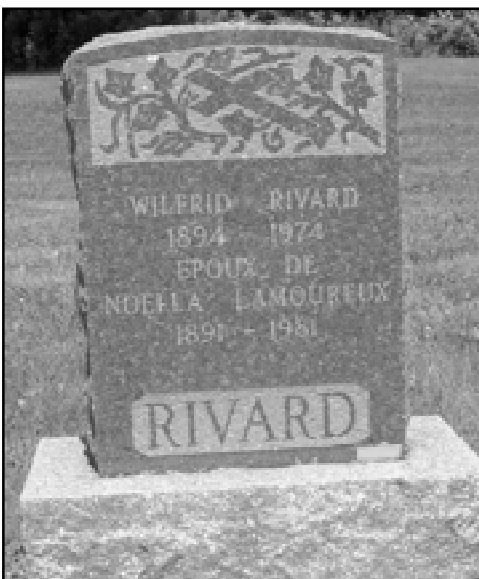
La maison de mon grand-père aujourd'hui, en 2011.

Je n'étais pas retourné à St-Aimé-de-Massueville depuis belle lurette! En fait, depuis 1974, lors du décès de mon grand-père Wilfrid Rivard.

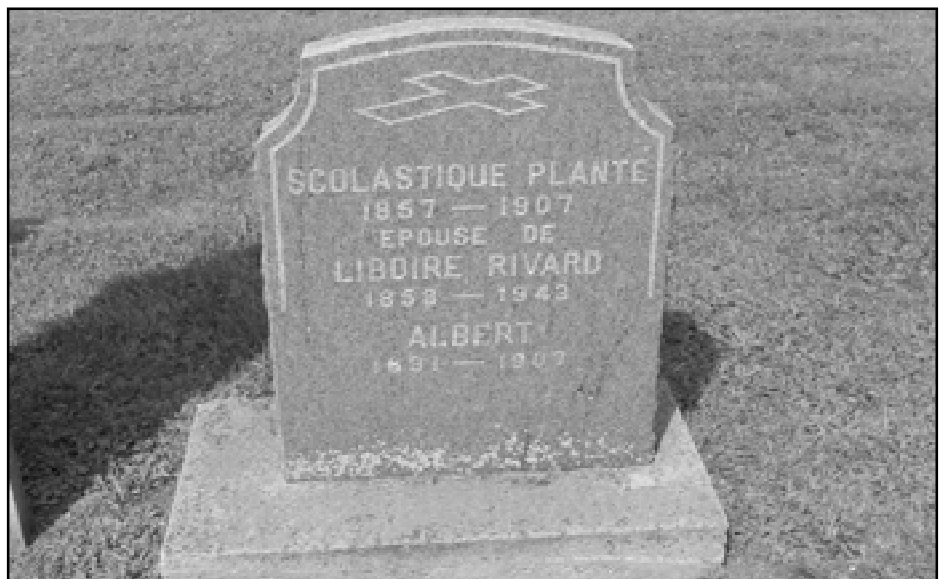
Accompagné de mon père Roger, j'ai retracé la maison de mon grand-père. Ça fait toujours un pincement au coeur de revoir une maison dont on a conservé de bons souvenirs! Une fierté aussi de voir que cette maison a bien survécu au temps; les nouveaux propriétaires qui se sont succédé en ont pris grand soin et elle a conservé tout son cachet rural.

Par la suite, pourquoi pas une visite au cimetière du village où se trouve les sépultures de mon grand-père Wilfrid et de ma grand-mère Noëlla Lamoureux. En arpentant les allées de ce cimetière on y retrouve inmanquablement des membres de la famille - des oncles, des tantes - et des connaissances. Les anecdotes du passé refont surface et contribuent à retracer et à nous raconter "notre" histoire.

Quelques semaines plus tard, j'ai fait le même pèlerinage au cimetière de St-Liboire où est enterré mon arrière-grand-père, Liboire Rivard. J'ai dû faire toutes les allées du cimetière pour retrouver sa sépulture. Ce fut une grande émotion quand je l'ai enfin retrouvée; une prière fut de mise pour le remercier pour tout. Nous, membres d'une association de famille, ne voulons pas seulement savoir où nous allons; nous éprouvons tout aussi impérativement le besoin de savoir d'où nous venons.



Sépulture de mon grand-père, Wilfrid Rivard et de ma grand-mère, Noëlla Lamoureux



Au cimetière de St-Liboire: la sépulture de mon arrière-grand-mère, Scolastique Plante et de mon arrière-grand-père, Liboire Rivard.

Les étés paisibles de notre enfance 1940 -1947 Partie IV

Deschaillons, une Communauté touchée par la 2^e grande guerre

Hubert, l'as pilote de chasse

C'est un p'tit gars du village, engagé par l'Aviation Royale du Canada. À ce titre, il avait participé à la bataille aérienne de l'Angleterre pour se mériter les honneurs d'un as pilote de chasse. Il se tira d'affaire avec quelques médailles et des blessures mineures. On préserva son expérience et ses talents en le ramenant au pays pour être instructeur des nouveaux pilotes à la base militaire de Bagotville.

Dans l'exercice de ses fonctions, avec plusieurs de ses élèves, il effectua la visite de son village, aux commandes de son appareil Harvard. Cet avion biplace conçu et fabriqué au Canada entre 1939 et 1955 était un grand et bruyant oiseau jaune qui avait la grande réputation d'être le meilleur aéronef d'entraînement avancé jamais construit. Notre Musée canadien de l'aviation rapporte que 3 350 de ces appareils ont servi partout dans le monde libre de la 2^e grande guerre.



Hubert arrivait de l'est au-dessus du fleuve, le ronflement percutant de l'engin amenant toute la population à se trouver un emplacement de choix pour assister à son spectacle aérien. Les jaloux ou envieux disaient que c'était de la propagande de guerre, les jeunes filles se trémoussaient pour le héros en criant «Hubert, Hubert...». Les autres gars et moi, les bras étendus, courions comme pour prendre notre envol à son exemple.

Un avion Harvard dédié à l'entraînement des pilotes. Une production canadienne reconnue mondialement

À basse altitude, Hubert tournait d'abord sur la pointe d'une aile autour du clocher de l'église. Nous pouvions très bien voir la tête des deux aviateurs et leurs saluts de la main. Puis, lors de passages en ligne droite couvrant le cap de Deschaillons, le Harvard effectuait des tonneaux, des ascensions rapides et des piqués en rase-mottes, toujours accompagné des cris d'admiration de nous, les pauvres terriens.

Enfin, dans un dernier passage plus lent en direction de l'est, ce héros nous saluait tous, en faisant incliner en battements rapides les ailes de sa monture.

Dans l'heure qui suivait, les conversations ne portaient plus que sur ce temps de guerre, les rationnements, les conscrits, les blessés, les morts, les rafles nocturnes des MP (Military Police) et l'indignation bien sentie du docteur Lemay qui, au retour d'un court séjour à son chalet du Bic, ne pouvait pas faire enlever la peinture au goudron que la police militaire avait appliquée sur la partie haute des phares avant de sa rutilante Buick. On prétendait que la forte lumière des phares des véhicules pouvait servir de repère aux sous-marins allemands que l'on affirmait avoir vus dans le Golfe Saint-Laurent.

Le docteur Lemay, médecin du village

Le docteur Lemay avait officiellement repris la pratique du docteur Leboeuf qui lui, préférerait supporter une installation sanitaire servant à la confection expérimentale de la «pénicilline» (voir La Rivardière Vol. 11 No 1, page 22).

Le docteur Leboeuf était de forte stature; exemple typique du bon médecin de campagne sans horaire de travail et toujours réconfortant pour ses patients, il allait paisible dans sa calèche à traction chevaline.

Il occupait toujours sa vieille maison «canadienne» qui consommait 22 cordes de bois annuellement, ce qui était apprécié des colons qui acquittaient ses honoraires en lui apportant leur bois de coupe.

Le doc. Lemay avait acquis la plus grosse maison de pierre du village. De ce gars de la ville, grand et mince, on disait qu'il n'avait pas la force physique de nourrir un poêle à bois. C'est la raison pour laquelle, disait-on, il avait fait installer un chauffage central automatique, aux granules de charbon.

Une seule fois ai-je pu entrer dans le cabinet du doc. Lemay; j'avais une coupure au menton, résultant d'une chute à bicyclette. Une odeur de produits antiseptiques s'ajouta à ma jeune palette olfactive; le docteur me ramena sur terre avec une désinfection à l'iode et trois points de sutures faits à froid.

Une fois sorti de son château, traversant sa grande terrasse avant, de multiples images me traversaient l'esprit et combien de questions: à quoi servent ces grandes armoires avec des portes de verre, contenant tant de bocaux de pilules? La grande chaise, la lampe électrique sur support et la table de la pièce à gauche c'est pourquoi?

Toutes ces questions trouvaient des réponses indirectes et partielles dans les récits des gens en besoin de médicaments pour soulager leurs souffrances, de plâtres pour leurs os brisés, ou s'adressant au médecin pour des dents à faire extraire afin de pouvoir continuer à manger.

À cette époque, les médecins de campagne fournissent à leurs patients des médicaments qu'il faut payer et, bien sûr, des pansements stériles.

Le doc. Lemay conduit son Buick, admiré par tous les villageois et sachant qu'il n'est pas contraint par les coupons de rationnement du «gaz». Même absence de restrictions en carburant pour mon oncle Zéphirin qui, en hiver, conduit le doc. dans son gros Bombardier à chenilles, au secours des malades; c'est la salle d'urgence qui se rend chez le patient!

Le médecin de l'époque se paie aussi les services d'une bonne pour son épouse et d'un homme à tout faire pour l'entretien de son véhicule et de sa résidence. Le docteur Lemay donnait la meilleure assistance médicale possible à ses concitoyens, sans trop ajouter à leur charge financière... Il faudra attendre 1970 pour que l'État prenne en charge les honoraires des médecins.



La petite veuve

Sa modeste maisonnette était très populaire car elle avait le monopole accepté de la vente des produits du tabac et des sucreries (bonbons) du village. L'arrivée et la sortie des clients étaient annoncées par les tintements retentissants d'une petite cloche fixée à sa porte avec un ressort métallique.

Nous avons fréquenté la petite veuve avec respect et beaucoup de plaisir; nos oncles se procuraient les cigarettes «Sweet Caporal» ou «Corvette», le tabac «Vogue» et le papier à cigarettes «Zig Zag», et il restait toujours quelques sous pour des "bonbons à la cenne".

Nous avons peine à apercevoir la petite veuve derrière ses hauts comptoirs et ses étagères bien protégés par des cadres vitrés qui s'ouvraient seulement de son côté. Il ne fallait surtout pas mettre la main, ni même un doigt sur la partie vitrée de ses étagères.

Elle avait un rituel bien rodé pour prendre les commandes; nous devions, à sa demande, déposer notre argent sur le comptoir, puis après avoir tiré de son tiroir-caisse notre monnaie, elle faisait glisser notre dépôt monétaire dans une boîte de chaussures vide et elle emballait soigneusement nos articles dans des petits sacs de papier brun.

À notre sortie, nous regardions par la fenêtre de côté la propriétaire qui essuyait avec soin le comptoir avec une solution de «Lysol», puis elle lavait et frottait les pièces de monnaie. Les billets de banque étaient repassés au fer chaud avant d'être placés dans le tiroir-caisse. On trouva même des pièces de monnaie, surtout des grands deux sous, qui avaient été nettoyés au «Brasso». Propreté obsessive ou peur des contagion? Les avis là-dessus étaient partagés!

Les tricoteuses de bas à pointes de diamant

Un voyageur de commerce avait convaincu la présidente du Cercle des fermières que les dames membres pouvaient participer à l'effort de guerre en produisant des douzaines de paires de bas très confortables pour nos valeureux soldats et aussi des bas à la mode pour la gent masculine.

Le philanthrope distribua ses machines à tricoter les bas, sans frais, aux fermières vendues au projet. Ces machines sophistiquées étaient de véritables petits métiers à tisser en forme de cylindres. Une double rangée d'aiguilles et de crochets pointaient à la verticale, une manivelle leur donnait un mouvement giratoire et, en passant à un point de distribution de fils de laine, les crochets bougeaient de bas en haut et introduisaient un nouveau rang dans la tubulure du bas.

De gros fuseaux de fils noir ou kaki pour les bas sans motifs, quelquefois de couleurs différentes pour les artisanes les plus habiles, étaient disposés à la base de l'appareil qui se fixait sur une petite table de travail.

Plusieurs dizaines de fermières adoptèrent ce projet qui faisait appel à leur compétence avec une technologie moderne. C'est ainsi que, sur plusieurs vérandas dans le local des fermières, et devant plusieurs fenêtres des maisons du village et de la paroisse, on pouvait voir une armée de gentilles dames qui tournaient et tournaient les manivelles de ces machines manufacturières de bas.

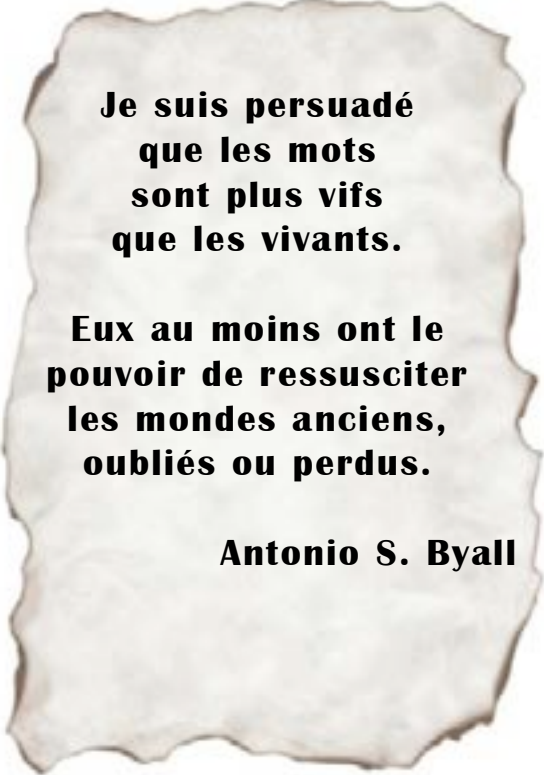
Il n'y avait pourtant pas de salaire attaché à ce travail mais juste la promesse qu'à la suite d'une certaine production, cette ingénieuse tricoteuse deviendrait leur propriété. L'initiateur de ce projet accomplissait sa tournée mensuelle pour recueillir la production, distribuer de nouvelles bobines de fils à tisser et émettre des reçus de production. Certains notables et marchands du village décriaient ce genre de rémunération que l'on associait aux anciens bons de travail des grandes compagnies.

Les compagnons de ces dames prenaient la chose d'une façon plus désinvolte. Les blagues les plus malicieuses couraient sur le sujet: la nourriture était devenue immangeable, le ménage de la maison et des dépendances était négligé et, excuse d'une gravité exceptionnelle, elles étaient trop fatiguées, le soir venu, pour accomplir leur devoir d'épouse!

Cette production perturba de façon très importante le commerce des bas à des milles à la ronde. Il introduisit aussi la mode qui deviendra populaire des bas à pointes de diamant très colorées.

Trois années plus tard, on ne trouvait plus de machines à tricoter les bas dans tout St-Jean-Deschaillons. Le rêve d'avoir sa machine à tricoter et, fort heureusement, la guerre étaient choses du passé.

Huguette (293), Gilles (297) et Jean-Marie Rivard (240)



**Je suis persuadé
que les mots
sont plus vifs
que les vivants.**

**Eux au moins ont le
pouvoir de ressusciter
les mondes anciens,
oubliés ou perdus.**

Antonio S. Byall

PAUL-LÉON RIVARD, LE MÉDECIN DU NORD

Par Guy Rivard (209)

Je ne l'ai pas connu personnellement mais je crois me rappeler l'avoir croisé à une occasion. Mon père, ingénieur forestier pour la CIP (Compagnie internationale de papier), parlait souvent avec admiration de ce cousin "éloigné", au sens propre du mot, car il fallait faire 13 heures de train depuis Montréal pour rejoindre Clova où pratiquait le Dr Rivard.

Ce petit village d'Abitibi, entre Senneterre et Parent, était la propriété de la CIP. C'est dans cette région forestière que mon père se rendit, chaque hiver, pendant plusieurs années, pour identifier et mesurer le bois que les bûcherons de Clova abattaient pour l'acheminer ensuite sur la rivière Saint-Maurice jusqu'à l'usine le "moulin à papier" de Trois-Rivières.



Docteur Paul-Léon Rivard
"Le médecin du Nord"

C'est un plaisir pour moi, qui pratiquai une médecine surspécialisée à l'Hôpital Sainte-Justine de Montréal, de rappeler certains épisodes de la carrière de ce vrai médecin de campagne à partir du livre "Northwoods Doctor" publié en 1962 par William (Bill) Trent, un journaliste du Montreal Star. Jim Rivard, notre président-fondateur, m'en a légué un exemplaire que j'ai parcouru avec intérêt et qui est fort bien écrit! Traduit en allemand et en français par Simonne Hess¹, il fut publié, en 1963, par les Éditions France-Empire sous le titre "Le médecin du Nord".

En 1954, l'Office National du Film lança le film "Le médecin du Nord" réalisé par Jean Palardy; il est facile d'imaginer l'émoi de tous ses villageois lorsque l'équipe de tournage s'amena à Clova!

Pour ses nombreux patients, le Dr Paul Rivard, c'était le "bon dieu du Nord"! Il faisait littéralement des miracles pour sa communauté enclavée. Mon père racontait qu'un jour, le docteur avait sauvé la vie d'un bûcheron gravement blessé à une jambe en "arrêtant son sang" grâce l'hypnose qu'il avait appris à utiliser; c'était sa façon de combattre les douleurs les plus vives lorsque la morphine n'était pas assez efficace, ou pour certaines chirurgies dont les extractions dentaires, ou pour permettre le transfert d'un patient mal en point "vers le Sud".

Né en 1900, à Magog, dans les Cantons de l'Est, Paul Rivard s'établit à Clova en tant que "médecin de la CIP"² en 1929, après deux années de formation en chirurgie à la Sorbonne, à Paris. Son épouse Yvonne était décédée de la tuberculose, cette maladie pour laquelle il n'existait alors pas d'autre traitement que l'exposition au grand air sur les galeries des sanatoriums! Dans le langage populaire, la TB portait le nom de "consommation" parce que le malade se consumait à petit feu sous les yeux de ses proches impuissants!

Aux bûcherons et à leur famille s'ajoutaient les indiens de 6 villages environnants³; le territoire desservi par le docteur était immense et, pour sauver des vies, Paul risquait souvent la sienne. Se déplaçant tantôt en raquettes, tantôt en traîneau à chiens et, plus tard en avion, il était même autorisé par la compagnie de chemin de fer à utiliser la draisine - le "speeder" au teuf-teuf caractéristique - ce petit véhicule sur rail servant à inspecter et entretenir les voies ferrées. Par les grands froids d'hiver, ça ne devait pas être chaud même si on réduisait la vitesse!

Au cours de ses 35 années à Clova, le Dr Rivard aurait traité environ 6000 patients et même... quelques animaux! Bill Trent raconte une petite aventure savoureuse: appelé au chevet d'un certain "Joe", le médecin a la surprise d'être amené auprès d'un gros quadrupède à la longue crinière qui ne cesse de se plaindre dans une stalle d'écurie! Par la suite, il prit la résolution de toujours demander le nom de famille du patient!

¹ Simonne Hess, Le médecin du Nord, page 49. Au début de la deuxième guerre mondiale, le docteur avait 39 ans et était capitaine de réserve. Il se porta volontaire pour du service actif mais le Gouvernement jugea que son travail à Clova était essentiel; qui plus est, l'industrie de la forêt était prioritaire pour l'effort de guerre. D'ailleurs, mon père lui-même, qui travailla toute sa vie pour la CIP, ne fut jamais "appelé sous les drapeaux".

² La CIP fit construire un petit hôpital de 12 lits que le Dr Rivard planifia à partir de ce qu'il avait vu dans les grands hôpitaux de Paris et Montréal; les hôpitaux les plus proches étaient à Amos (250 km à l'ouest) et à La Tuque (300 km à l'est) et la Compagnie trouvait cet éloignement inacceptable. De plus, comme le temps est précieux dans certains cas urgents, par exemple un accouchement difficile, Paul Rivard fit oeuvre de pionnier en établissant sa propre station de communications par radio; il apprit à s'en servir pour donner des consultations médicales à des gens isolés dans les bois. Son initiative rendit aussi plus sécuritaire le travail des pilotes de brousse du Nord québécois. Dès ses années de formation en médecine, Paul Rivard fut remarqué pour l'authenticité de son empathie à l'égard de ses patients; à Paris, un professeur de chirurgie lui avait dit, en regardant ses mains habiles: "Vous avez là les véritables instruments de la chirurgie... mais je vois en vous quelque chose, quelque chose de plus. Je crois que vous éprouvez un sentiment pour vos malades, la compassion, si vous voulez... personne ne peut ignorer l'aspect humain de la médecine au profit d'une pure habileté technique".

³ Christophe Colomb était convaincu d'avoir trouvé la route des Indes; de là le nom donné aux autochtones! Les problèmes présentés par les patients étaient variés, souvent graves, et les moyens de l'époque sans comparaison avec l'arsenal thérapeutique moderne. Par exemple, 1929, c'était 14 ans avant l'utilisation de la pénicilline; or, les bûcherons négligeaient systématiquement leurs blessures qui étaient déjà infectées lorsqu'ils décidaient de se présenter chez le médecin. Les indiens, quant à eux, utilisaient, pour survivre, des traitements transmis par les anciens: de la suie aux propriétés antiseptiques, un steak d'orignal pour arrêter une hémorragie ou encore du sucre pour combattre une infection aux yeux! Le médecin ne déprécia jamais la "médecine des indiens" puisqu'elle était souvent efficace.

Après 35 ans d'un travail dévoué, le Dr Rivard quitta pour La Tuque, en Mauricie, les opérations forestières de la CIP étant terminées à Clova; il vécut à Montréal un peu plus tard où il mourut le 7 janvier 1981. La carrière médicale à la fois exigeante et exemplaire de ce Rivard descendant de l'ancêtre Nicolas honore toute notre famille. Je n'hésite pas à parler d'une vie héroïque consacrée au mieux-être de ses concitoyens dans une région fort éloignée du Sud.

Par son père Hubert, Paul-Léon Rivard est un descendant en ligne directe de notre ancêtre Nicolas; par sa mère Sophie Lacoursière, il descend aussi de Nicolas Rivard.

C'est pendant ses études en médecine à la Sorbonne. Qu'il rencontre sa première épouse, le 21 juin 1930, il épouse Yvonne de Chaunac de Lanzac. Malheureusement elle décède avant la fin de ses études. Le coeur en charpie, il revient au Québec, où il accepte un poste de médecin dans le Grand Nord. Mais l'amour fini toujours par rejoindre les grands coeur. Le 21 juin 1937, à Parent, Abitibi, il épouse Marie-Gilberte D'Argis. Celle qui est depuis deux ans est son assistante infirmière. Le couple auras 5 enfants.

Soyons-en fiers!

Guy Rivard (209)



JEAN-MARIE RIVARD
Maître verrier - Stained glass expert

CONCEPTION
RÉALISATION
RESTAURATION
DE
VITRAUX
ET DE
LAMPES



DESIGN
CREATING
RESTORATION
of
STAINED GLASS
AND
LAMP-SHADE

Méthode traditionnelle
Technique TIFFANY

Classic design
TIFFANY technic

12 735, Ave JEAN-NOLLET Montréal QC. H1E 2C5
Tél.: (514) 648-2515 jmrivard@videotron.ca

Joyeux Noël
et
Bonne Année



Merry Christmas
and
Happy New Year

LOTOMATIQUE.
LOTO-QUÉBEC

**Un choix
profitable!**



Aidez votre association en vous abonnant

Lotomatique est un service d'abonnement qui vous permet de participer aux loteries de votre choix sans avoir à acheter vos billets chaque semaine.

Votre participation à lotomatique vous permet de contribuer au financement d'organismes à but non lucratif comme l'AIFR.

Numéro OSBL : 000 - 603109



UNE DES QUATRE
PLUS BELLE
SAISON
DE L'ANNÉE

L'AUTOMNE

Me André Dufresne

ILL. D.B.N.

NOTAIRE ET CONSEILLER JURIDIQUE
NOTARY AND TITLE ATTORNEY

655, PROMENADE DU CENTROPOLIS, BUREAU 210, LAVAL (QUÉBEC) H7T 0A3
TÉL. : (450) 973-1188 / FAX: (450) 973-1262 / COURRIEL: dufresne@notarius.net

Cellier exclusif

Créations Danielle ALLARD et Léon RIVARD

Urne funéraire
en cuivre



Nous sommes deux artistes peintres professionnels,
artisans, sculpteurs et ébénistes.

Nous offrons nos services dans ces différents
domaines pour enjoliver votre intérieur,
vos meubles et sur demande les personnaliser.
On peut également, en souvenir d'un être cher
disparu, créer un urne funéraire exclusive
ou encore un portrait peint avec une huile
à laquelle seront mélangées de ses cendres;
ce souvenir unique restera
dans la famille pour des générations.

**Sur rendez-vous venez nous présenter un projet:
450-889-5610**

1385 ch. Williams Malo, Ste-Mélanie, Qc J0K 3A0

ou leon.rivard@sympatico.ca

Visitez notre site : www.ecole-leon.qc.ca



Toile de
Danielle Allard



Dite
MERCI
à votre
facteur
quand il vous
livreras votre
LARIVARDIÈRE

ENCOURAGEZ LES ENTREPRISES QUI ANNONCENT
LEURS PRODUITS ET SERVICES
DANS LA PRÉSENTE PUBLICATION

PLEASE BUY SERVICES AND PRODUCTS FROM BUSINESSES
THAT ADVERTISE IN THE PRESENT PUBLICATION